
M A N U S C R I T

EAU DE COLONIE

d'Elvira Frosini et Daniele Timpano

traduit de l'italien par Olivier Favier

cote : ITA21N1230

**année d'écriture de la pièce : 2016
année de traduction de la pièce : 2017**



1.

Première partie – Miscellanées africaines

Espace vide. Sur la droite, à l'avant-scène, il y a nous deux. Elvira et Daniele. Sur la gauche, derrière nous, à l'écart, une petite chaise, de celles qu'on trouve dans les écoles primaires ou maternelles. Assis sur la chaise un.e "nègre.sse".

La scène est complètement éclairée. La salle aussi.

Tandis que le public s'installe, le.a "nègre.sse" ne dit pas un mot. On ne sait pas qui iel est, nous ne le connaissons pas, ce n'est pas un.e acteur.trice, iel ne connaît pas le spectacle. C'est un.e invité.e¹. Nous sommes habillés de manière très simple, nous pourrions être deux spectateurs parmi d'autres dans la salle. Nous observons le public durant un instant, en silence, puis nous commençons à parler, un peu entre nous, un peu avec eux. Avec l'invité.e jamais. Nous ne le.a regardons pas, nous ne lui adressons pas la parole. Nous l'ignorons.

Iel est le centre de discours mais dans les faits iel n'existe pas.

ELVIRA – Ecoute mais toi tu en penses quoi, non, quand tu vas au bar, sur la place, en bon bobo artiste qui joue au prolétaire avec tes Birkenstocks, et que tu prends l'apéro, et que pendant ce temps ils en passent dix, quinze de ces types, là, de ceux qui vendent des briquets, des chargeurs, de trucs pour te faire des massages dans le dos, des amulettes, celles-là, oui, toutes petites petites qui en plus je crois sont fabriquées en Chine et en tout cas pas à la main ; voilà tu en penses quoi ? Non, parce que moi je m'énerve et je commence à regarder par terre et puis il me vient une chose,

¹ Dans la première partie d'*Eau de colonie* nous avons voulu un.e "invité.e noir.e", sur scène avec les acteurs. Pas un.e autre acteur.trice, mais une figure silencieuse sans "droit à la parole". L'invité.e -à chaque nouvelle représentation- est trouvé.e dans les villes où le spectacle est représenté. Une personne noire, si possible originaire d'une ex-colonie italienne en Afrique, une femme de préférence, de préférence aussi africaine-italienne de deuxième génération, ou du moins quelqu'un qui est en Italie depuis quelques années et comprend bien l'Italien. Nous préférons que l'invité.e ne connaisse pas le spectacle et l'écoute sur scène pour la première fois, mais nous essayons de nous rencontrer, de nous connaître avant et d'en parler ensemble. Le discours n'est pas du tout "pornographique": nous ne mettons pas en scène une personne traumatisée, enlevée à un centre de réfugiés, pour l'offrir en pâture à la boulimie visuelle des spectateurs ou à une pitié de salon, nous ne voulons pas déclencher une crise chez la personne invitée, mais travailler sur la perception stéréotypée, sur les préjugés, sur la culpabilité et sur les bons sentiments du spectateur, sur les inévitables projections que nous faisons -malgré nous: comme Italiens, comme occidentaux -sur un corps "noir". (nda)

une chose là qui monte en moi, qui monte encore et bref, c'est dingue, j'ai envie de le défoncer, et puis je me sens comme une merde, dégueulasse, je me sens vraiment mal et je me mets encore plus en colère. Et bref, moi, celui-là je ne le connais pas, pourquoi je devrais me sentir mal ? Pourquoi je dois, hein ? C'est écrit où, je te dis, que je dois me sentir mal ?

DANIELE – Tout ça c'est de la faute du colonialisme.

ELVIRA – ...

DANIELE – Le Colonialisme, les colonies, quand c'était nous qui allions leur péter les couilles, à ceux-là, nous qui allions leur casser le cul à l'Afrique, à l'Asie, au monde entier. Nous. Nous, les Européens. C'est la faute du colonialisme tout ça. La belle vie pendant quatre ou cinq siècles.

ELVIRA – Et on doit expier tout ça maintenant ? Pendant qu'on est en train de prendre l'apéritif au bar ?

DANIELE – Eh ben oui. C'est notre faute. Entièrement. Occidentaux et coupables. Nous sommes tous coupables. Notre faute. Ceux-là, les pauvres, c'est quoi leur faute à eux ? Ils fuient, ils laissent derrière eux la faim, les guerres civiles, les tragédies, les naufrages, les voyages dans le désert...

ELVIRA – Chacun sa merde.

DANIELE – Chacun sa merde, oui. Mais c'est entièrement la faute du colonialisme. Italien aussi.

ELVIRA – Italien aussi ?

DANIELE – Oui, italien aussi. Ben oui, bien sûr, nous les avons soumis nous aussi, nous les avons colonisés nous aussi, les Italiens, ben oui peut-être pas longtemps, une soixantaine d'années, soixante en tout, soixante ans en l'espace de cinq siècles, mais on l'a fait à fond, comme la France et l'Angleterre. Quels souvenirs ! Le *mare nostrum*, l'Afrique Orientale, l'Outre-Mer.

ELVIRA – C'est du passé. C'était une autre époque.

DANIELE – Une belle époque, oui. Quelle nostalgie.

ELVIRA – Ce n'était pas nous.

DANIELE – On n’existait pas.

ELVIRA – Alors qu’est-ce qu’on a à voir là-dedans ? Qu’est-ce que ça à voir avec le présent, avec celui-là, là, « achète fleu’ achète fleu » ?

DANIELE – Mais bien sûr que ça a quelque chose à voir. Mais carrément. *(Au public)* Nous sommes colonialistes ? Nous l’avons été ? Nous le sommes encore ? *(À Elvira)* On n’y comprend rien !

ELVIRA – Nous ne savons rien.

DANIELE – Ces choses-là, en Italie, personne n’en sait rien. Nous non plus.

ELVIRA *(Montrant le public)* – Eux non plus.

DANIELE – Voilà. Une chose est sûre. Nous ne savons rien. Toi par exemple qu’est-ce que tu sais ?

ELVIRA – Ben, Faccetta nera, la chanson ? Viale Libia, avenue de la Libye... La rue de l’Amba Aradam à Rome, où il y a le bureau de la Sécurité sociale... eh puis ?

DANIELE – Ben, ensuite, il y avait l’obélisque... l’obélisque d’Axoum. Tu t’en souviens ? L’obélisque d’Axoum, à Rome toujours, près du Circus Maximus. Il venait d’Afrique, il me semble. Bon après, ils ont voulu le reprendre, ils l’ont réclamé pendant des années et nous rien, et je ne sais pas, ben, après je crois qu’on le leur a renvoyé. il n’est plus là. En tout cas il n’est plus là.

ELVIRA – Bon, et après ?

DANIELE – Et après ? Ben après rien. Nous ne savons rien. Mais vraiment rien.

ELVIRA – Et pourtant on aura bien étudié quelque chose à l’école.

DANIELE – Voilà, nous y sommes, merci. L’école. Commençons par là. Faisons comme si nous cherchions à nous souvenir de ce que nous avons appris à l’école sur le colonialisme italien, concentrons-nous, tous ensemble, vous vous concentrez, allez concentre-toi, concentrons-nous, et non, non, non, rien, mais vraiment rien, on ne se souvient de rien ; et alors prenons les manuels, les cahiers de textes, les cahiers d’école et on ne trouve rien parce qu’il n’y avait rien d’écrit...

ELVIRA – Voilà. Écoute, on va faire comme ça. Deux ou trois casques coloniaux jetés par terre, quelques restes d'objets d'époque, une peau de léopard, un gramophone, une chicote, qu'on prend dans la main en parlant de temps en temps, on les regarde ces objets, on ne sait pas quoi en faire et on les rejette par terre. Ou bien on essaie de faire deux ou trois poses coloniales, soldat italien et indigène africain prêts à être photographiés. Les photos d'époque, non, en noir et blanc ? Mais en fait le résultat ne nous va jamais et on laisse tomber. Tu dis : « Non, non, ce n'est pas comme ça, ça ne s'est pas passé comme ça. »

DANIELE – Tu réponds : « Mais après qu'est-ce qu'on en sait, nous, de comment ça s'est passé ? »

ELVIRA – « Mais toi tu as un grand-père qui a fait la guerre d'Afrique ? »

DANIELE – « Mais après, le colonialisme, je ne sais pas ce que c'est. Mais qu'est-ce que je dois penser ? »

ELVIRA – Mais qu'est-ce que tu dois penser : rien. Tu ne sais rien.

ELVIRA ET DANIELE – Nous ne savons rien.

Pause.

DANIELE – Ecoute, partons d'un livre alors. Disons d'un roman qui se passe en Afrique, qui parle de l'Afrique.

ELVIRA – Camilleri. *Le neveu du Négus...*

DANIELE – Mais non ! Quelque chose de mieux...

ELVIRA – Erminia dell'Ora. *L'abandon.*

DANIELE – Mais personne ne la connaît.

ELVIRA – *La girafe blanche.* Salgari.

DANIELE – Mais non, ça ne va pas...

ELVIRA – Wu Ming, *Timira.*

DANIELE – Jamais lu.

ELVIRA – Marinetti. *Mafarka*.

DANIELE – Quel perte de temps.

ELVIRA – Corto Maltese.

DANIELE – Une autre fois.

ELVIRA – *La huitième vibration* de Lucarelli.

DANIELE – Mais non ! Quelle horreur !

ELVIRA – *Teneo te, Africa*. Gabriele d'Annunzio.

DANIELE – Encore pire !

ELVIRA – *Un temps pour tuer*, Ennio Flaiano.

DANIELE – Beau, très beau mais ça ne marche pas.

ELVIRA – Poirot sur le Nil. Agatha Christie.

DANIELE – Chef d'œuvre ! Elle est dans nos cordes ! Parfait ! Je fais Poirot, non toi tu fais Poirot...

ELVIRA – Mais oui, mon ami.

DANIELE – Non, non. Il est étranger, merde. Ça ne va pas, Poirot. Il faut un Italien.

ELVIRA – Alors *Terra Matta* de Vincenzo Rabito. Ce livre d'un Sicilien à moitié analphabète qui raconte un siècle d'histoire, et qui est même allé en Afrique...

DANIELE – Oui, oui. Je l'ai lu. Des milliers de pages couvertes de pattes de mouche, pleines de fautes de grammaire, son fils les a retrouvées dans un tiroir.

ELVIRA – C'est très beau...

DANIELE – Mais non, non, ça ne va pas non plus. Un peu pointu... Ecoute, on est morts. Oui. Morts. Beaucoup de morts. Un truc dramatique. Moche. La scène est pleine de morts. Nous tombons par terre, nous feignons d'être

morts, tués par les Italiens, et puis nous ressuscitons, ou bien nous nous enterrons lentement dans le sable. Tout le reste est silence.

ELVIRA – Tragédie. Non, écoute, faisons comme ça. J'en ai rêvé cette nuit. Une musique très forte, en crescendo. Tout est blanc, mais si blanc qu'on ne distingue rien, ni le début, ni la fin, ni largeur ni profondeur. Un grand trou blanc presque solide. Puis peu à peu il se forme quelque part quelque chose de noir, indistinct. Au début, tu ne t'en aperçois pas, tu ne le vois pas, puis tu le vois de plus en plus, toujours plus. Comme une tache qui s'étend dans un liquide, fantastique, une tache qui se répand, oui, comme une goutte d'encre noire jetée dans l'eau, dans la brume, dans le lait, qui se répand, et devient toujours plus grande, menaçante, énorme, et progresse avec le crescendo de la musique qui devient lourde, menaçante, avec les basses qui font tout trembler, se répand, devient une tache immense, sur nous tous aussi, s'étale, s'étale toujours plus au point que tu commences à penser qu'elle va s'abattre sur toi et t'engloutir, et la tache recouvre tout, tout revêt d'abord une couleur grise, puis noire. Tout noir.

DANIELE – Non, vraiment, arrêtons ces conneries. Faisons une chose avec beaucoup de personnages divertissants : Kadhafi mort qui envoie par la poste son petit livre vert à tous les Italiens., le Négus enfermé dans une cage qui pleure tout le temps, Aida et Radamès habillés en ténor et en soprano dans un camion où ils meurent asphyxiés, le Maréchal Graziani blessé à une jambe qui jure dans le dialecte de la Ciociara, Filippo Tommaso Marinetti qui déclame dans le désert futuristiquement, Montanelli qui baise son épouse africaine de douze ans, et puis un ascaro, un soldat érythréen au service du colonisateur qui marche pieds nus, Faccetta nera, Rubattino, le pilote Luciano Serra, grand héros italien, un enfant de l'école primaire qui nous lit une composition qu'il a écrite sur le racisme, Laurel et Hardy enrôlés dans la Légion étrangère. Abebe Bikila qui court tout le temps, et puis oui, elle, la Mama d'Autant en emporte le vent qui dit « Mizz Rozzella, Mizz Rozzella ». Voilà, un spectacle où il y a Bob Marley et Audrey Hepburn qui se disputent sans arrêt. C'est parfait. Bob Marley méprise Audrey ambassadrice de l'Unicef et dit que l'Afrique doit revenir aux Africains et les Africains en Afrique et qu'elle doit mourir elle et l'Unicef avec elle. Et que l'Unicef et Band Aid, Live Aid, USA for Africa, Michael Jackson, Bob Geldoff, Italia for Ethiopia, Emergency, Médecins sans frontières et Babylone en son entier doivent aller se faire foutre. Audrey est très gentille mais ensuite elle perd patience et se met en colère contre lui en disant qu'il est un sale demi-nègre qui ne se lave pas et fume de l'herbe, et qu'en même temps le fric des disques et des concerts il ne le refuse pas, qu'il fait partie lui aussi de ce sale business et de ce sale monde du spectacle. Et Bob Marley cette fois s'énerve vraiment et lui fait la totale : « Mais quoi, c'est moi que tu appelles nègre ? Moi je suis moi, je suis un

Rasta, moi, je crois en Ras Tafari, starlette de pacotille, je crois en Ras Tafari Hailé Selassié I^{er}, Empereur d’Ethiopie, Puissance des Trinités, Roi des Rois, Negus neghesti, Elu de Dieu, Lumière du Monde, Lion conquérant de la tribu de Judas, 255^{ème} descendant de Salomon et de la Reine de Saba, second Christ sur terre, le Christ noir revenu du Sépulcre, le Jésus-Christ noir dans sa Seconde Venue sur terre, en Majesté, Gloire et Puissance, et maintenant tais-toi, rentre chez toi, va lire la Bible et reste à ta place, femme. No Woman. No cry. »

ELVIRA – A cet instant tu t’en vas dans le fond et tu allumes un pétard et pendant ce temps je fais un monologue, à l’avant-scène. J’énumère de manière un peu incrédule, mais avec tous les doutes historiographiques, comme si ce n’était pas vrai, comme si tout cela était feint, comme si on n’y comprenait rien, comme si on n’y croyait pas, comme si nous ne le savions pas, tous les chiffres des tués, italiens et africains, ou bien les kilos de gaz utilisés, des choses de ce genre. Puis peut-être je dis aussi quelque chose sur le Manifeste de la race de 1938, je parle des lois raciales italiennes et je dis que, bon, elles ne concernaient pas seulement les juifs mais aussi les sujets noirs des colonies, et qu’en effet elles ont été expérimentées en Afrique en 1937. Et de toutes façons dis-toi bien que ces choses-là n’intéressent personne. Pas même nous. Pas même eux.

DANIELE – Mais non, donnons-leur quelques informations, quelques données, quelques dates, quelques conneries, qu’est-ce que ça nous coûte ? Faisons une antisèche. Erythrée 1890, Somalie 1905, Libye 1911, Ethiopie 1936.

ELVIRA – Non, non. Non. Faisons-les entrer dedans progressivement. Faisons quelque chose qui ressemble à un flashback, mais aussi à un rêve. Commençons comme ça. Années 30. Ou peut-être aujourd’hui. Laissons planer le doute, ça nous servira à nous aussi. *The Day After*. Tout a déjà eu lieu, comme après une bataille, comme après un génocide. Fumée partout, lumière suggestive, le ton dominant est le jaune, oui, trente lumières jaunes en contre-jour avec nous qui avançons lentement sur la scène parmi les cadavres de singes, lions et girafes en peluche. Oui, la scène est pleine de peluches indigènes, africaines. Nous sommes en uniforme colonial italien, ou habillés en balilla, ou en jeans et t-shirt, mais une chose est certaine : nous portons les masques à gaz de Mickey, alias Topolino, oui, nous avons les grandes oreilles noires et la tête de Mickey, alias Topolino, à la place de la nôtre ; comme « Topolino en Abyssinie »², la chanson. La scène est

2 Le personnage est connu en Italie sous le nom de Topolino et a été popularisé à l’époque du fascisme, qui voyait pourtant d’un mauvais œil les productions de la culture étasunienne. Durant cette période, le personnage a été transformé pour des raisons de droits et utilisé aux fins d’une propagande très différente bien sûr de celle à laquelle a pu servir le personnage original. Dans la traduction, nous avons conservé le nom italien, mais signalé le

pleine de ces peluches qui parlent la langue muette des peluches, c'est-à-dire qu'elles ne parlent pas et te regardent avec ces grands yeux qui font pitié, ou bien elles parlent une autre langue, mais qui les comprend. Et quoi qu'il en soit ils sont morts. Nous les avons tués, nous. Nous devons les balayer. Forcément. Ils sont un souvenir d'enfance. Ils devaient payer le fait que nous les avons aimés. Et puis ils sont différents de nous, ils sont d'une autre espèce, d'une autre race. Pouah. Quelle horreur. Nous les rassemblons tous, avec lenteur, et lentement encore nous les mettons dans un sac poubelle noir. Nous écoutons une musique très triste : le duo final d'Aida de Giuseppe Verdi, « O terra, addio, addio valle di pianti », peut-être dans la version de Mario Del Monaco et Renata Tebaldi. Très belle. Ou plutôt non. Nous écoutons « Addio sogni di gloria » dans la version déchirante de Giuseppe di Stefano : *(Elle entonne le refrain)* « Addio sogni di gloria, addio castelli in aria ». Sur les dernières notes de la musique, « Sogni di gloria addio », le sac est plein de cadavres poussiéreux et nous les jetons hors de la scène, et pour finir la scène reste vide et il y a de l'espace pour nous. Nous sommes encore en contre-jour. En silence. Juste des silhouettes. L'un de nous deux enlève son masque, toi, lentement, puis l'autre, lentement, fait de même, moi. Nous sommes tout noirs et silencieux. On ne nous voit pas de face. On ne comprend pas bien qui, mais un de nous deux, toi, commence à parler, lentement, avec une voix douce, posée. Le rythme est calme au début, détendu. C'est un appel à l'imagination du public. Une chose très longue, exténuante, qui fait entrer lentement dans l'époque, dans le sujet. Comme ça.

Daniele va se placer à gauche de la chaise, près de l'invité.e silencieux.se. Puis, avec calme -lentement, doucement, posément- il commence à parler avec les spectateurs.

DANIELE – Imaginez. Imaginez pour un instant l'Afrique Orientale Italienne en 1938. Imaginez. Faites comme Emilio Salgari, celui qui s'est suicidé chez lui, qui n'a jamais vu les paysages de ses romans, la Malaisie, Monpracem, rien, mais qui a tout décrit et tout imaginé. Tout. Comme vous. Voilà, imaginez tout, parce que vous ne verrez rien, comme lui. Imaginez, oui. Fermez les yeux. Imaginez l'Afrique Orientale Italienne en 1938. Maintenant. Tous ensemble. La voilà. Erythrée, Somalie, Ethiopie (la Libye italienne pour le moment nous l'ignorons parce qu'elle est en Afrique du Nord). Belles, nos ex-colonies. Les nôtres, italiennes. Imaginez-les italiennes. Imaginez la Corne de l'Afrique italienne. Imaginez-la. Imaginez le jaune, un jaune jaune, imaginez le soleil, le soleil jaune, la chaleur, imaginez la chaleur. Il fait chaud, Afrique de merde. Des semaines de bateau et d'espoir, Naples, Port Said, Suez, la Mer Rouge et puis l'Enfer. Le

port de Massaoua. La porte de l'Empire. Ou de l'enfer. Il fait chaud. Un feu dans le corps, une chaleur, une oppression, une humidité épouvantable ici à Massaoua. Imaginez-la. Imaginez la chemise, la veste, le slip, les chaussettes qui collent de sueur. Il fait chaud. Des mouches partout. Imaginez que vous descendez en ville. Elle est entièrement blanche. Elle est belle. Forcément. Concrètement c'est nous qui l'avons construite Massaoua. Elle est très belle Massaoua. Imaginez-la Massaoua, imaginez-la bien, parce que vous ne la verrez jamais, il y a trop de soleil aujourd'hui, c'est aussi l'été aujourd'hui en Afrique Orientale. Imaginez le soleil, le soleil blanc. Cette lumière blanche, blanche, toujours plus blanche et aveuglante, on ne voit rien, mais quand est-ce qu'arrive le soir ici ? Quand est-ce que la lumière s'éteint en Afrique ? Où est l'interrupteur de la lumière et du climatiseur ? Au secours. Non, non, c'est très beau. Sauvage. Imaginez le paradis. C'est Massaoua. C'est la perle de la Mer Rouge, c'est dans une baie, et en arrière-plan 3000 mètres de montagnes. Une chaleur. Et nous on va tous en montagne, tous ensemble, heureux, vers Asmara. Imaginez le voyage en Littorina, la « micheline » des Italiens : c'est un tout petit wagon, il est très lent mais très rapide pour l'époque, 120km en 3 heures 35, tout en montée. Imaginez l'excursion thermique jusqu'à 2400 mètres d'altitude, imaginez-la, imaginez le froid. Il fait froid, Afrique de merde, mettez un pull en laine, enfiler votre manteau. C'est très beau. Imaginez maintenant que vous vous penchez à la fenêtre, peut-être sur la droite parce que le paysage est encore plus beau, sur la droite, en Afrique Orientale, imaginez que vous voyez le panorama d'un pays vaste, sauvage, aux contrastes violents, une terre dense d'histoires et de légende, « Où la vie humaine se déroulait hier encore comme aux temps de la Bible » (excusez le langage je cite mot pour mot le *Guide de l'Afrique Orientale Italienne* de 38), imaginez cette terre immense, que nos grands explorateurs et missionnaires italiens ont parcouru de long en large. C'est un paysage varié et grandiose, différent de l'Italie. Des rivages déserts et étouffants de la Mer Rouge, de l'hallucinante étendue de spectres noirs au haut plateau érythréen (en citant toujours le Guide), voici Amba Sénafé, Amba Alagi, Amba Aradam, voici Adoua, Axoum, Neghelli, Dire Dawa, le massif du Semien, le lac Tana, Gondar aux mille châteaux dont on ne comprend pas comment ils ont réussi à les construire, et le lac Ascianghi, Soddu, Cencia, Shashamané, Gabredarre, Belet, Ferfer, les montagnes de Dessie, les montagnes de Goggiam, du Quara, de Beghemeder, du Tacossa, les églises monolithes de Labilela, et puis Mai Ceu, imaginez-la Mai Ceu (où en 1936, autrement dit hier, nous avons battu le Négus, imaginez la bataille, leur sang partout) et Addis Abeba, la capitale ; imaginez Addis Abeba, oui, ville impériale, entourée de très belles montagnes, impériales, très impériales. Imaginez maintenant la sensation de l'espace, les horizons ouverts. Ce sont les hauts plateaux somaliens, les grands fleuves qui descendent dans la plaine somalienne, vaste et

solennelle comme un océan, et Ghismaio, Afghoi, Genale, le village Duc des Abruzzes, et voici là au fond dans la plaine, la voici, la belle, la blanche Mogadiscio. “Bella più di tutte le fanciulle bella / Stella più lucente di ogni vaga stella / La bruna venditrice di banane / mogadisciane mogadisciane / ascolta quel ragazzo e si compiace / perché le piace perché le piace / Potesse dir qualcosa / in quella lingua estrosa / direbbe marinaio d'Oltremare / ti voglio amare ti voglio amare”³. Belle. Très belle cette chanson. C'était Carlo Buti qui la chantait avant-guerre, autrefois, en 1934. Tout le monde nous aime en Afrique Orientale. Imaginez ce grand amour pour l'Italie et les Italiens. Imaginez-le. Imaginez la solitude. La limpidité de l'air. Imaginez un souffle. Imaginez-en un autre. Aaah, que c'est beau. Imaginez l'horizon. Nuages spectaculaires, espaces infinis... c'est l'Afrique Orientale Italienne en 1938, c'est autre chose que Charleville-Mézières⁴. Imaginez l'Equateur, les pluies soudaines, des mois et des mois de pluies soudaines, impétueuses et torrentielles, et les crues, les débordements, les inondations soudaines, et les aubes soudaines et les crépuscules soudains, tout est soudain : imaginez que vous sortez faire deux pas, vous n'avez pas vu passer le temps, au troisième pas il fait noir, c'est la nuit, on ne voit rien, vous ne pouvez plus rentrer chez vous, vous ne rentrerez jamais, les chacals arrivent et vous mangent, vous laissent là vaguement mâchés, puis les hyènes arrivent et vous mangent de nouveau, elles vous mangent entièrement, même si vous êtes dans un sale état ; pourquoi ? Parce qu'on ne jette rien en Afrique orientale, il y a la faim dans le monde en Afrique orientale. Il fait nuit, les étoiles dans le ciel sont très belles ici, c'est le ciel de l'Afrique, cela valait la peine de conquérir un empire, comme ça, romantiquement. Et soudain il fait jour. C'est l'aube et vous regardez autour de vous. Imaginez l'oléandre, le baobab, les sycomores, les mimosas, les acacias épineux, les euphorbes, les palmiers doums, les palmiers phénix, les boswelliers, les lobéliales, les dracénas, imaginez un monde végétal d'une impressionnante beauté, avec des genièvres grands comme des pins, et des tamariniers, des tamarix, des agaves, des aloès, des fougères, des cactus, des chardons, de l'huile de ricin, du tabac, du maïs, imaginez les splendides forêts d'Amara et les splendides forêts de Galla, Sidama et Harrar. Imaginez des lycaons et des troupeaux de gazelles, des singes, des antilopes et des nuées de pintades, des vautours, des hyènes, des chacals et des crocodiles, des hippopotames et des lions, des guépards, des léopards, des zèbres, des éléphants, des girafes, des crocodiles, des hippopotames et des lions, des rhinocéros, imaginez des ânes sauvages,

3 « Plus belle que toutes les jeunes filles belle/ Etoile plus brillante que toutes les étoiles gracieuses/ la brune vendeuse de bananes/ mogadisciennes mogadisciennes/ écoute ce jeune et ça fait plaisir/ parce que ça lui plaît parce que ça lui plaît/ S'il pouvait dire quelque chose/ dans cette langue originale/ le marin d'Oltre-mer dirait/ je veux t'aimer je veux t'aimer. » (Ndt)

4 Le texte italien évoque Recanati, la bourgade natale, proverbialement ennuyeuse, de Giacomo Leopardi. Nous avons transposé par celle d'Arthur Rimbaud, qui convoque un imaginaire semblable en France, et Rimbaud, comme on le sait, quitta rapidement l'Europe pour l'Abyssinie. (Ndt)

des autruches, des étourneaux, bengalis, nectarinies et colibris, imaginez les Tigréens, les Amahris et les Choanais, qui ont un caractère fermé et fier, capricieux, volubiles et dissimulateurs, causeurs avisés, comme tous les Orientaux (dit le Guide, page 19), imaginez aussi les Gallas et les Sidamas, qui sont plutôt ouverts d'esprit, à l'enthousiasme facile, aux magnifiques couleurs sombres, qui exhibent volontiers contre rémunération leurs fantaisies traditionnelles (qu'ils appellent danses) mais qui sont faibles de volonté, changeants et indolents comme de petites femmes, ensuite imaginez les Somaliens, imaginez-les éveillés, intelligents, généreux les Somaliens, mais aussi souvent aussi indolents et dissimulateurs, comme tous les Africains, dit le guide en page 20, mais de manière générale marchez paisiblement en Afrique Orientale, qui est italienne, tous ceux qui entrent en contact avec nous, avec les Italiens, reconnaissent spontanément notre supériorité, notre civilisation, notre bon caractère, notre générosité, notre justice, notre autorité "Les Italiens sont des gens bien", disent-ils, et puisqu'ils le disent, à votre tour, pensez-le. Nous avons besoin de justice et de bonté, en Afrique orientale, beaucoup de bonté, mais sans faiblesse. Trop de familiarité est déplacée.

Gardez cela à l'esprit si vous leur adressez la parole, et en tout cas il vaut mieux ne pas le faire ; et si vous essayez de les caresser derrière le cou ou sous le menton c'est bien, faites-le, mais n'allez pas plus loin: les indigènes sont affectueux, oui, et ils aiment les Italiens d'un amour fidèle, humble et émouvant, c'est vrai, et ils ont de grands yeux qui font tellement pitié, qui attendrissent et une petite caresse c'est bien aussi, faites-en une aussi si vous êtes curieux, si vous voulez vivre le frisson de la charité chrétienne, de l'aumône chrétienne, de l'UNICEF, de Italy for Africa, adoptez-en même un petit à distance, si vous le souhaitez, mais les mesures prises par le gouvernement (arrêté royal loi 880 de 1937) pour la défense de la race et éviter la formation d'un déplorable métissage sont connues. Donc, attention les mains. Ne touchez pas la femme noire. Un nègre est un nègre. Même si c'est une nègresse. Dans ce cas, imaginez la discrétion, imaginez de tirer votre coup et de partir, imaginez une *eauculatio ante portas*. Nous avons bien travaillé. Voilà pourquoi l'Italie doit retourner en Afrique.

Pause.

ELVIRA – Très beau. Nous y voilà. Le paysage. Nous sommes le paysage. Nous devenons paysage, nous devenons dunes et palmiers et oasis, et un horizon plat, un ciel éblouissant et la lune de nuit et les bêtes, oui, mais alors je ne sais pas comment faire le bruit des bêtes, je ne l'ai même jamais entendu, voilà nous devons être le paysage, le paysage africain. Une lumière jaune, puissante. Voilà, le jaune me semble une idée centrale. Jaune. Oui jaune-jaune-jaune comme le soleil d'Afrique, le désert, notre place au soleil, le soleil de notre jardin, le jaune de nos lumières, les